

à l'écriture -

8 octobre 1937

~~U. R. S. S.~~ 67

U. R. S. S. 1937 "La Lanterne"
8 oct. 37.

**RETOUCHES A MON RETOUR
DE L'U.R.S.S.**

par André Gide

Les « retouches » en question dépassent singulièrement la portée d'un « addendum » ou même d'une rectification. Il y a bien quelques pages du *Carnet de Route* jusqu'ici inédites, quelques témoignages nouveaux, quelques lettres. Mais l'intérêt n'est pas là. Il réside dans la systématisation des griefs dressés par André Gide contre le régime stalinien et la réponse aux critiques assez amères qui furent faites à son *Retour de l'U.R.S.S.*

Ce premier ouvrage se donnait pour une série d'« impressions », réticentes, certes, mais malgré tout fragmentaires, isolées, un peu superficielles. La tournée organisée par les Soviets à l'usage de Gide et de ses amis avait été trop rapide pour qu'ils aient le loisir d'aller au fond des choses et de « digérer » toutes les données qu'on leur offrait. Ils en avaient pourtant conservé une impression décevante et pénible. Gide l'avait traduite, quoi qu'on en ait dit, avec une franchise suffisamment nuancée et sans attribuer à cette expérience brève, personnelle, limitée, la valeur d'une condamnation définitive. C'étaient plutôt des avertissements, l'expression d'un doute et d'un malaise. Or, ces avertissements furent mal accueillis et présentés comme la « trahison » d'un « renégat ». Il n'en fallait pas plus pour inquiéter la susceptibilité d'un écrivain dont la prétendue versatilité avait été tant de fois dénoncée. En outre, la suspicion éveillée en lui au cours du voyage l'entraîna, par un scrupule de conscience fort louable, dans des recherches complémentaires. Une sorte que les *Retouches* devinrent une « refonte », et posent le problème de l'évolution de l'U.R.S.S. dans toute son ampleur. Le passage qui traduit le mieux cette différence entre les deux livres est le suivant :

Je ne connaissais point tout ceci lorsque j'étais en U.R.S.S. ; je constatais des effets désastreux, dont encore je ne pouvais bien comprendre les causes. Ce n'est qu'après avoir écrit mon livre sur l'U.R.S.S. que j'ai achevé de m'instruire. Citrine, Trozki, Mercier, Yvon, Victor Serge, Legay, Rudolf et bien d'autres m'ont rapporté leur documentation. Tout ce qu'ils m'ont appris, et que je ne faisais que soupçonner, a confirmé, renforcé mes appréhensions.

Ainsi étendue, documentée, confirmée, renforcée, la pensée de Gide a pris la signification d'un réquisitoire contre les stali- niens.

L'U.R.S.S., conclut-il, a trahi tous nos espoirs... Glorieuse et douloureuse Russie. Tu nous montres dans quels sables une révolution peut s'enliser.

On mesure aisément la distance qui sépare l'écrivain français des détracteurs stipendiés de la Révolution russe. J'ai eu sous les yeux une brochure de M. Doriot intitulée *C'est Moscou qui paie* (Flammarion, édit.) ; des esprits superficiels peuvent considérer que Gide confirme Doriot et accable lui aussi nos « moscouitaires ». A mon sens, c'est tout le contraire. Gide exhorte les communistes français à aller plus loin que Moscou lui-même dans le

sens révolutionnaire ; et à repudier cet opportunisme lucratif, dont la carrière de M. Doriot nous offre le plus magnifique échantillon. Si ce que dit Gide est exact — et il y a malheureusement bien des chances pour que ce le soit — l'entourage de Staline, les hautes sphères moscovites, sont peuplés de « camarades » style Doriot.

Quant aux attaques personnelles (dilatantisme, vanité, vénalité) qui ne lui furent pas épargnées, Gide en fait justice, brièvement, mais de façon péremptoire. Cet homme est certainement de bonne foi.

Il n'y a pas de parti qui lie — je veux dire : qui me relie — et qui me puisse empêcher de préférer au parti même, la vérité.

Fallait-il la dire ? Politiquement parlant, cela se discute. Moralement parlant, Gide a raison. Et il n'est pas le seul à avoir compris de la sorte son devoir. Pierre Herbart, qui l'accompagnait, vient de publier lui aussi ses *Carnets de Voyage: En U.R.S.S. 1936* (Gallimard, édit.) ; ils sont à peu près de la même encre que le *Retour de l'U.R.S.S.* ; mieux documentés encore ; car Herbart habita Moscou de novembre 35 à juin

36 et vit de l'intérieur la bureaucratie soviétique ; plus incisifs aussi, car l'heure des ménagements est passée. J'ajoute que M. Pierre Herbart, romancier de talent, sait donner à ses notes un tour qui en rehausse l'intérêt. On peut classer son livre sur le même rayon que celui de Gide ; il le complète, le confirme et supporte parfaitement cet illustre voisinage.

Maurice Charny.